

# LES GRENADIERS BLANCS

Les Souvenirs de la Grande Armée se sont d'eux-mêmes transformés en légendes. Ils ont inspiré aux conteurs, aux poètes, aux artistes, des visions fantastiques et qui ont toute la grandeur simple des temps d'épopée. C'est une vision de ce genre qu'on trouvera évoquée dans ce récit bien digne de prendre place parmi les plus émouvants tableaux qui hantent notre imagination et font battre nos coeurs de Français.

C'est une de ces histoires inoubliables comme en rapportèrent avec eux les survivants de la Grande Armée. Elle est héroïque et simple : la voici telle que le vieux grenadier la racontait le soir au village, par les longues veillées d'hiver, tandis qu'autour de l'âtre se pressaient les têtes blondes des enfants.

"Or, cette armée colossale que l'empereur Napoléon avait levée sur l'Europe fondait parmi les plaines de la Russie. Lorsque les corps d'armée d'Oudinot, de Victor et de Dombrowsky se réunirent à Orcha, à peine étions-nous 40,000 hommes. Derrière nous, Moscou brûlait, élevant vers le ciel les colonnes de fumée de son incendie mal éteint. Ah ! cette retraite, mes enfants ! Il n'est pas de déroute qui ait fait plus de victimes ; mais aussi il n'est pas de victoire qui nous ait donné plus complètement la mesure du courage français. Après Malo-Iaroslavets, après Mojaïsk, après Krasnoïe, alors que nous voyions s'affaïsser les Bavarois, les Piémontais et les Espagnols de l'armée de Joseph, nous voyions grandir dans le danger le courage de nos vieilles troupes bourguignonnes, normandes, champenoises, rêvant du pays qu'elles espéraient prochainement retrouver, des villages de leur enfance, des guérets où croissent les moissons, des coteaux où s'étage la vigne. On allait en désordre, en silence ; on souffrait ; on espérait quand même.

La longue route de Viazma à Smolensk était enfin achevée, la jonction des troupes de Davout avec la garde impériale nous amenait du renfort. Quelle joie ce fut de retrouver de vieux camarades qu'on croyait perdus à jamais dans le linceul des steppes ! Après Orcha nous eûmes un peu de repos. Les sapeurs de la 1re division, aussitôt désignés par l'Empereur, avaient entrepris la construction d'un pont sur la Bérézina. Il fallait protéger leur travail. L'armée des généraux russes Tchitchagoff et Wittgenstein se pressait de chaque côté, menaçant nos ailes. Si un combat s'engageait, il devenait impossible d'établir le pont ; c'était pour nous la retraite coupée, un désastre irréparable. Prévenu par le général Eblé, l'Empereur donna des ordres. C'est alors que nous fûmes désignés pour protéger contre les assaillants l'arrière-garde composée de trainards, de malades, du train de l'artillerie et des bagages de l'état-major.

Ma section, sous les ordres d'un lieutenant, fut postée auprès d'un petit bois, dissimulée derrière les débris des arbres qu'on n'avait pas brûlés encore, derrière les affûts cassés de quelques canons, et les caissons d'artillerie. Vers le soir, le lieutenant nous ordonna de nous blottir l'un contre l'autre autour

d'un maigre feu que nous n'osions pas trop alimenter de peur de signaler notre présence.

Le premier qui fut appelé pour monter la faction fut Jacques Lebadois, un solide gars normand. Jacques chargea son arme, noua autour de ses oreilles son grand mouchoir d'ordonnance, tendit encore une fois les mains au feu, nous souhaita bonne nuit.

"Surtout, fit-il en plaisantant, qu'on ne m'oublie pas pour la relève !"

Il partit. Un instant après, nous l'apercevions à une centaine de pas sur une éminence commandant la



Les Cosaques voyant nos sentinelles immobiles tournèrent bride et s'enfuirent dans la plaine.

position. Il montait sa garde régulièrement ; on distinguait sa haute silhouette allant et venant ; par moments son grand bonnet à poil émergeait de l'ombre, et l'éclair de sa baïonnette brillait sous les étoiles. Lentement le feu s'éteignait à nos pieds ; nous laissions venir le sommeil. Quand je m'éveillai, la bise glacée cinglait avec violence. Je cherchai des yeux Lebadois ; je ne tardai pas à distinguer sa haute stature se détachant nettement sur le fond clair du ciel. Il se tenait immobile et droit.

"Fichtre, pensai-je, ce doit être le moment d'aller relever le pauvre diable !"

Et j'avertis le lieutenant.

L'officier roulé dans sa pélicie se réveilla au milieu d'un bruit de bottes, d'armes et d'aiguillettes. Le falot allumé, il désigna Le Honnec. A l'appel de son nom, Le Honnec se secoua, chargea son arme et suivit le lieutenant. Bientôt ils arrivèrent à quelques pas de Lebadois ; alors ils le hélèrent. Lebadois ne répondit pas.

"Bon ! pensèrent-ils, le drôle se sera endormi."

Donc la patrouille continua d'avancer : arrivé auprès du grenadier, le lieutenant leva son falot et regarda l'homme au visage...

Oui, en vérité, celui-ci dormait ! Il dormait d'un sommeil dont jamais, jamais plus il ne devait s'éveiller. Il était mort d'une mor-

atroce. Il avait gelé sur place ! Le Honnec, bon Breton, fit le signe de la croix. Sans un mot qui trahit la crainte ou l'hésitation, il se contenta de mettre à son tour la baïonnette au canon ; puis il prit sa faction.

Ils étaient deux maintenant qui là-haut montaient leur garde : Lebadois ferme dans sa pose rigide, Le Honnec qui allait et venait à quelque distance de son camarade mort.

Deux heures se passèrent. De nouveau le lieutenant nous appela pour la garde. Celui que le sort désigna cette fois, ce fut Pierre Brave, le bien nommé, un gamain de Paris venu tout droit de la caserne des Feuillants qu'il nous disait sise place Vendôme près de l'endroit où s'élevait la statue de notre Empereur. Drôle de corps ce Parisien se moquant pas mal du vent, des coups de fusil, et du reste ! Il avait toujours le mot pour rire. Impossible de s'ennuyer avec ce garçon-là. Aux pires heures de détresse, son bon rire nous regaillardissait. Ses petits yeux perçants et sa bouche tirée aux coins, esquissèrent une grimace gouailleuse. Une fois encore, le petit groupe s'éloigna du bivouac.

"Hé, Le Honnec ! mon vieux, rentre te chauffer, c'est le tour à Bibi."

Mais le Honnec, sans répondre, continua de serrer entre ses bras son fusil braqué sur un invisible ennemi. Une lueur d'épouvante passa dans les yeux du lieutenant, et, avec une indicible émotion il se tourna vers Pierre.

"N'ayez pas peur, mon lieutenant, gouailla celui-ci. On en a vu bien d'autres. Histoire seulement de prendre le frais..."

Et Pierre aussi prit sa faction.

Lui non plus, le gai compagnon, il ne devait plus se réveiller. Comme Lebadois, comme Le Honnec, il devait être cloué mortellement à son poste par cette bise glaciale. Quand le lieutenant et la patrouille se présentèrent pour le relever, ils le trouvèrent à côté de ses compagnons, agenouillé, les yeux grands ouverts, regardant du fond de la mort si les cavaliers russes ne surgissaient pas.

"Ils y passeront donc tous !" clama le lieutenant, avec un formidable juron qui s'étrangla dans sa gorge. Mais l'ordre était formel. Il fallait tenir bon au risque de voir l'armée française surprise sur l'arrière par l'armée de Tchitchagoff.

Celui qui avait succédé à Pierre était un Bourguignon à la figure rougeaude et qui avait fait le coup de feu dans tous les pays d'Europe. Au moment de prendre sa garde, il tendit la main au lieutenant :

"Serrez-moi la main, mon officier, dit-il d'une voix qui ne tremblait pas. Car sûrement je vais geler aussi."

Le lieutenant serra cette main loyale et revint vers le bivouac enveloppé de silence. Une même pensée hantait nos esprits. Ainsi, tant que nous serions là, l'un de nous, toutes les deux heures, partirait vers la mort. Il n'y avait rien à dire. C'était le devoir. Roulé dans mon manteau, je regardais l'âtre sans voir. Puis, je sentis quelque chose de doux qui frôlait mon visage. La neige commençait à tomber. Bientôt je fus envahi par une somnolence douloureuse. Ce qui se passait autour de moi m'apparaissait comme en songe. A des intervalles réguliers l'officier se levait, appelait



"Ce n'est pas nous qu'il faut féliciter, dit le lieutenant : Voici les braves qui ont tout fait." Et du doigt il désignait les Grenadiers Blancs.



Arrivé auprès du grenadier, le lieutenant leva son falot et regarda l'homme au visage.